

Visage, visages

Introduction :

Anne Mounic, *Visage ou « accomplissement senti de l'instant singulier »*

Monique Jutrin, « *Un visage d'homme, tout simplement* » : Benjamin Fondane

Jean Lacoste, « *Un beau visage à tous sens* » : Romain Rolland

Claude Brémont, *Transfigurations du visage dans les cahiers de Gabrielle Bernheim*

Ottavio di Grazia, *L'être et le visage* : Emmanuel Levinas

Marc Porée, *Arrêt sur visage*

Anne Simonnet, *Visage et face : une brève lecture de Pierre Emmanuel*

Jean Witt, *J'écris à la lumière de ton visage*

Anne Mounic, « *Ces visages grimés m'avaient donné la notion du temps perdu* » :
La double extase du visage

- 123 -

Visage ou « accomplissement senti de l'instant singulier »

par Anne Mounic

- 124 -

Comme je le dis au début de l'entretien mené avec Claude Vigée le 28 janvier dernier, le mot « visage, de l'ancien français « *vis* » et du latin « *visus* », apparaît pour la première fois dans la *Chanson de Roland*. On le trouve aussi, plus tard, chez Shakespeare, dans *Hamlet* (3, 1, 4 ou dans *King Lear* (1, 4, 305) et il signifie alors, selon le dictionnaire d'Oxford, « la figure ou les traits comme expression du sentiment ou du tempérament ; mine ». C'est le lien à la demeure intérieure qui est ici mis en valeur, le visage étant la manifestation de l'être. C'est d'ailleurs ce qu'on trouve dans la définition du mot tel qu'il est employé en français : le visage manifeste la personne. Le dictionnaire Robert note également la qualité plutôt littéraire de ce terme.

De chacune des approches que nous rassemblons ici se déduit le fait que le visage manifeste la présence de l'autre, comme l'a montré Emmanuel Levinas, dont nous parle Ottavio di Grazia. Pour nous-mêmes, nous possédons une demeure plutôt qu'un visage, ce qui nous permet de transcender la durée qui transforme les visages, comme Proust l'exprime dans *Le Temps retrouvé*, et le nôtre également. La *Recherche du Temps perdu* suggère également combien la voix qui se tisse dans cette demeure intérieure donne son unité à toutes ces manifestations singulières, disparates en apparence, mais s'inscrivant toutes, en dernière instance, dans le devenir. C'est ce visage blessé que Benjamin Fondane projette dans l'avenir lointain puisque le monde dans lequel il vit est marqué par « l'hiver de Dieu », comme nous le dit Monique Jutrin : « Car ce 'dieu vivant',

nous dit le poète, 'a fui de son visage, il s'est tu'. L'on reconnaît le thème du Dieu caché, de *Hester panim*, qui apparaît dans les textes sacrés les plus divers, depuis le Deutéronome jusqu'à Ezéchiel, Isaïe, Jérémie, les Psaumes... Mais c'est l'homme qui à son tour occulte sa face tant que Dieu ne se montre pas. 'La ténèbre' a 'noyé' aussi le visage humain. » Le Dieu de Romain Rolland est, lui, sans visage, nous dit Jean Lacoste, qui fonde sa réflexion sur une photographie prise lors des rencontres de l'auteur de *L'âme enchantée* et de *Jean-Christophe* avec Gandhi : « Revenons aux visages, qui, dans la photographie, focalisent l'attention, à ces deux visages qui se font face, qui se jaugent, qui s'affrontent peut-être. Hypocrisie ? Masque ? Incompréhension ? Gandhi sourit, comme détaché. Les questions de Romain Rolland, qui l'interroge sur le socialisme, ne peuvent le toucher : son combat est ailleurs. Romain Rolland, lui, est dans une position plus fausse. D'où peut-être la tension attentive que l'on perçoit dans son visage, qui contraste avec la sérénité détachée du Mahatma. »

J'ai tenté, en ordonnant ces essais que nous proposons à la lecture, de mêler voix poétiques, celle de Keats, dont nous parle Marc Porée (« Convaincu qu'il n'est pas d'humanisme sans 'humanisme de l'autre homme', il n'en demeure pas moins un poète épris de représentations. »), ou celle de Pierre Emmanuel, qu'évoque pour nous Anne Simonnet (« Il faut une grande confiance en l'autre – et peut-être un grand abandon de soi – finalement pour accepter d'offrir son

Guy Braun, *Ange de Bergame*. Monotype, 2009. Détail page suivante.





visage sans la moindre restriction »), et voix témoignant plus directement de l'expérience, celle de Gabrielle Bernheim, telle que nous la présente Claude Brémont (« Ce qu'on peut relève, au fil des pages, ce sont des notations ponctuelles concernant telle ou telle partie du visage, surtout la bouche ou les yeux. »), ou celle que nous présente Jean Witt du visage de Janine : « Si elle a perdu son langage (Tu crois que je vais perdre mon langage?), elle n'a pas perdu son visage. Et son visage est devenu langage. »

Le poète ne se contente pas, comme nous le dit Claude Vigée, de répondre en sa demeure intérieure au visage des êtres, à leur appel et à leur invite. Il donne un visage aux choses, suscitant en nous leur extase, établissant dès lors avec le monde une relation

singulière, d'empathie, relation de sujet à sujet. En ce sens, nous pouvons parler de fidélité,¹ mais aussi de correspondances, car le chant suscite en nous la présence du monde et notre propre présence en ce monde. « Car la poésie, » écrit Franz Rosenzweig, « donne figure et discours, parce qu'elle donne davantage : la pensée qui représente, en laquelle tous deux sont vivants en un. »² Le poème donne son visage à l'expérience singulière : « Au grand poète, appartient encore plus nécessairement qu'au peintre et au musicien une certaine maturité humaine, et la compréhension de la poésie est elle-même déjà fortement conditionnée par une certaine richesse d'expérience vécue. » Il est vrai aussi qu'un certain travail artistique qui n'exclut ni pensée ni expérience vécue prend une haute valeur poétique. Dans son œuvre gravé, Devorah Boxer, qui donne aux choses leur visage et leur être, offre une résonance au geste de la main – celle qui manie l'instrument, l'outil ou l'objet quotidien ; celle de l'artiste qui saisit « l'accomplissement senti de l'instant singulier », selon les termes de Franz Rosenzweig. Alfred Dott, lui aussi, nous révèle en ses très subtiles photographies le visage des choses.

1 Voir le numéro 10 de *Temporel*, octobre 2010 : <http://temporel.fr>

2 Franz Rosenzweig, *L'Etoile de la Rédemption* (1921). Traduit par A. Derczanski et J.-L. Schlegel. Préface de Stéphane Mosès. Paris : Seuil, 2003, p. 345.